

Aspect constructif

de la question

Le thème des C.P. demande aux instituteurs ce qu'ils pensent des instructions données par la circulaire du 19 octobre 1960.

La circulaire parle de « mettre les élèves en mesure de poursuivre leurs études dans de bonnes conditions lorsqu'ils entreront dans le cycle d'observation. »

Encore faudrait-il être d'accord sur ce qu'on entend par ces bonnes conditions. Il avait été discuté de la question dans de précédentes conférences pédagogiques et il nous souvient que les secondaires ne se plaignaient nullement de ce que les élèves que nous leur passions ne savaient pas réciter par cœur les tables ou les règles de grammaire. Ils savent bien que les élèves les oublient normalement pendant les vacances. Les professeurs demandent pour les enfants des fondements solides et sûrs pour l'enseignement à venir : l'aptitude à lire intelligemment, à choisir, à réfléchir, à comprendre les problèmes posés, et surtout la curiosité, la soif de connaître et le besoin d'agir.

Le 2^e degré a besoin de fondations solides, creusées profond jusqu'à la pierre et remplies de matériaux éternels. Le par-cœur gratte la terre pour y assembler hâtivement quelques briques qui font illusion mais qui ne supporteront pas le poids de la construction.

Le par-cœur tel qu'il est conseillé dans la circulaire du 19 octobre ne donne aucune des qualités qui pourraient être la base d'une culture. Il les détériorera parfois définitivement. Il aboutit à livrer au secondaire une catégorie d'enfants désormais classiques : en français, ils connaissent peut-être à la perfection les règles de grammaire, ils sont capables d'analyser une phrase sans erreur, toutes choses qui leur vaudraient le succès aux examens s'ils savaient rédiger un texte élégant et sensible et s'ils ne faisaient une faute à chaque mot. On se rend compte à l'usage qu'il s'agit là de deux mécanismes qui fonctionnent séparément et parfois contradictoirement. Grâce au par-cœur, les enfants seront peut-être aptes à monter une phrase juste, mais cette qualité ne sera pas utilisée pour l'expression des pensées qui est rédaction et écriture.

Nous avons fréquemment dans nos classes l'exemple d'enfants qui, par les répétitions automatiques, ont appris à dominer les mécanismes de la lecture, mais qui ne comprennent absolument rien à ce qu'ils lisent. Ce sont deux mécanismes qui ont fonctionné séparément sans action réciproque l'un sur l'autre.

Cet ouvrier synthétise cette dissociation qui répond, lorsqu'on lui demande ce qu'il y a dans le journal :

— Je ne sais pas... je le lis...

La compréhension viendra ensuite, si elle vient.

Il en est exactement de même en calcul : la mémorisation hâtive des nom-

bres, la pratique d'opérations dont on ne comprend pas le sens bouchent le chemin du sens mathématique. Ce sont là observations que nous croyions courantes et que la circulaire remet dangereusement en cause en laissant croire que l'essentiel n'est pas que l'enfant sache monter à bicyclette — résultat exclusif du tâtonnement expérimental — mais qu'il sache connaître par cœur le nom des pièces et les définitions des mouvements à prévoir pour parvenir au résultat.

Il est complètement exclu qu'on puisse, par cette voie de la mécanisation et du par-cœur, obtenir un résultat profond quelque peu valable. Si l'École ne reprenait pas et ne poursuivait pas ses procédés d'intelligence, de compréhension et de culture, notre premier degré deviendrait cette école d'abêtissement que nous avons longtemps dénoncée dans l'enseignement confessionnel. Rien ne serait plus cultivé de ce qui peut et doit former l'homme. Nous subirions un recul de cent ans à une époque où il nous faudrait au contraire innover hardiment pour affronter un milieu qui nous dépasse et qui nous dominera si nous ne le dominons nous-mêmes.

Il est certes un argument simpliste qui consiste à dire, plus que jamais : pour réussir au C.E.P.E. et entrer en 6^e il faut connaître les mécanismes de base. Cette connaissance seule importe. Pour des examens de mémoire et de par-cœur, le par-cœur s'impose à l'École.

Mais, d'une part les examens peuvent changer de formule si nous sommes nombreux à le vouloir, d'autant plus que le bachotage universellement pratiqué n'en est pas moins universellement condamné pour les dangers qu'il présente pour la formation des individus, pour l'orientation et le choix. Et il en faudrait si peu parfois pour que des méthodes intelligentes permettent un succès normal aux examens.

Voici pour information ce que Georges Bertier dit du bachotage en général et des boîtes à bachot en particulier dans son livre *Hommes ou bacheliers* (Ed. du Centurion) :

Elles possèdent une science, celle du truquage. Toutes les disciplines sont truquées. Les sciences sont transformées en formules apprises par cœur. Un certain nombre de problèmes typiques, possédés ad unguem, servent à résoudre tous ceux que l'imagination des examinateurs peut enfanter. Pour le français, les langues, la philosophie, le truquage consiste à donner au candidat un certain nombre de clichés et à lui enseigner l'art de les combiner. Le premier paragraphe du cliché A précède le troisième paragraphe du cliché B et le second du cliché C. Pour un autre sujet, la combinaison variera. J'ai vu, en anglais des résultats surprenants. Le candidat savait par cœur un cliché sur les saisons, un autre sur les métiers, un autre sur les jeux, etc. et il arrivait à jongler fort habilement avec sa douzaine de clichés. Ce sont jeux de cirque et qui n'ont rien à faire avec l'éducation. En philosophie, les candidats possèdent quelques clichés types pour chacune des parties du programme. Il en est qui ont du flair et qui, dans les trois sujets proposés, savent choisir celui qui, de près ou de loin, ressemblera à un des clichés.

Naturellement, le livret scolaire est l'objet d'une attention toute spéciale de la part des boîtes à bachot.

Il est fait avec une réelle habileté. Chacun des candidats a, bien entendu, un certain nombre de défauts ou de manques que l'examineur reconnaîtra au premier coup d'œil. L'art du cuisinier-maître est d'accommoder ces défauts à une sauce qui les rende présentables ou de les expliquer par un défaut congénital (myopie, manque de mémoire, etc.) ou par une maladie, un défaut

ou une souffrance qui attireront la sympathie des correcteurs et les inclineront à l'indulgence... Il se trouvera bien, pense-t-on, un naïf, un tout jeune, un bon cœur qui se laisseront attendrir par une explication bien rédigée.

Les notes chiffrées indiqueront un progrès incessant qui aboutit finalement à la moyenne. Quant aux places de composition, les meilleures seulement seront conservées et il n'est pas rare de trouver trois ou quatre premiers dans une même classe.

Tous ces procédés sont indignes d'un grand peuple comme le nôtre.

Nous nous réjouissons parfois de ne plus entendre aux abords des écoles et dans les rues des villages le ronronnement monotone des enfants psalmodiant des leçons comme une prière.

Ce beau temps va revenir. Une maison d'édition vient déjà de sortir quatre disques qui rabachent à satiété toute la table de multiplication. Nous aurons bientôt des disques psalmodiant les règles de grammaire et les exemples dont les récentes instructions exigent la répétition par cœur. Nous n'aurons alors plus rien à envier aux écoles confessionnelles qui font réciter *par cœur*, à des enfants de cinq ans :

— Le pho-no-gra-phe est u-ne-ma-chi-ne-par-lan-te.

— Dans les pa-rois-ses im-por-tan-tes on fait ap-pel à des pré-di-ca-teurs.

— Les côtes bre-ton-nes sont hé-ri-ssées d'écueils.

Nous concluons en nous résumant :

— L'Ecole primaire doit munir ses élèves des connaissances de base indispensables.

— Ces connaissances peuvent être acquises par des moyens naturels, intelligents et culturels, comme sont acquises hors de l'Ecole toutes les connaissances qui sont l'originalité et la richesse des enfants.

— Si ces connaissances sont prématurées, si elles sont présentées aux enfants sous une forme scolastique, isolée de leur contexte vital ; si, de ce fait elles ne sont pas désirées parce que ne répondant pas à un besoin, les processus normaux ne fonctionnent pas.

On a alors recours à des procédés artificiels, mécaniques, non naturels, qui, dans les meilleures conjonctures, donnent un savoir de surface, un vernis qui fait illusion mais qui s'estompe très rapidement.

Le *par-cœur* est un de ces procédés. Il permet, dans un temps record, des acquisitions mécaniques, tout juste valables pour les examens, mais qui n'en font pas moins illusion.

— Avec une grosse proportion des élèves actuels, non intellectuels, le *par-cœur* ne fonctionne pas et les punitions elles-mêmes sont impuissantes à en assurer le succès.

Le *par-cœur* est le signe dangereux d'une tendance actuelle de réaction pédagogique qui tend à substituer à un enseignement de culture un enseignement de mémoire et de connaissances mécaniques.

— Le *par-cœur* qui a été la technique essentielle de l'Ecole depuis cent ans, a toujours été dénoncé par tous les éducateurs, par tous les psychologues et les pédagogues, par tous les démocrates. La pédagogie actuelle lui faisait encore

une place exagérée. Exiger le par-cœur pour parer aux déficiences de l'Ecole du par-cœur est une solution de gribouille qui n'est pas digne de la longue tradition humaniste française.

Pour toutes ces raisons, étant donné que nos techniques sont la preuve vivante que d'autres solutions sont possibles, nous avons invité nos camarades à demander l'abrogation de la circulaire du 19 octobre 1960 en déposant, pour le vote, la mention suivante :

MOTION

Les instituteurs réunis en C.P.,

Emus par l'obligation du par-cœur mentionnée dans la circulaire du 19 octobre 1960 ;

Surpris de voir cette obligation formellement édictée officiellement dans les récentes instructions sur l'enseignement de la grammaire ;

Dénoncent le caractère réactionnaire de ces mesures condamnées déjà il y a cinquante ans et dont tous les éducateurs conscients regrettent la nocivité ;

Se félicitent des circulaires qui, au second degré ou pour les classes terminales, reviennent à un enseignement de culture seul valable ;

Demandent que soit rapportée la circulaire du 19 octobre 1960 et qu'on s'oriente pour le premier degré vers une formation intelligente et humaine des enfants qui seront dans les années à venir les étudiants, les adolescents et les hommes qui auront à affronter et à dominer, autrement que par le verbiage, le monde de demain.

Aucune des données actuelles ne saurait rendre caduque et inactuelle l'opinion toujours valable de Montaigne :

« Savoir par cœur n'est pas savoir. »

C. F.